

A propos de *Draguer l'évidence* de Pascal Poyet

Dans l'œuvre actuelle de Pascal Poyet, le seuil que marque *Draguer l'évidence* se laisserait appréhender selon deux points de vue : le devenir-pluriel du texte et la dimension autotélique du discours, changée. Commenter brièvement ces deux aspects sera introduire à l'enjeu de la publication de ce livre – ici singulièrement accompagnée d'une lecture à voix haute du texte par l'auteur, sous la forme d'un CD encarté dans le volume.

*

Jusqu'à aujourd'hui, si l'on peut dire schématiquement, les livres de Pascal Poyet n'étaient constitués que d'un seul texte, qui se confondait lui-même avec le théâtre des opérations syntaxique que j'évoquais il y a quelques années (cf. Bulletin n°1, consacré à *Compadrio* de Pascal Poyet). Selon un recouvrement mutuel de ces trois modes de délimitation : le théâtre étant entièrement homogène au livre, lequel était lui-même entièrement homogène au texte, le tout formait la texture ou l'« étoffe » abstraite dans laquelle l'écriture se réalisait : *unicum*.

Draguer l'évidence marque aussitôt une pluralisation de l'enjeu d'écriture en diffractant le « théâtre » en autant de « carrés » (ou « phrases », puisqu'à l'exception d'un seul, chaque carré est aussi la mise en oeuvre d'une phrase) qu'il y a de pages dans le livre, soit une composition d'*unica*, relativement autonomes, s'articulant ou s'entre-choquant : « billes plutôt qu'étoffe » lit-on de manière significative à la page 11 de *Draguer l'évidence*.

Certes, il s'agit bien toujours d'un seul texte, mais composé désormais d'unités hétérogènes, de formes discursives liées problématiquement. De ce parti d'hétérogénéité découle un lexique plus ouvert que ce à quoi nous avait habitué jusqu'ici Pascal Poyet – et lexique variable d'un « carré » à l'autre (des objets du quotidien font ainsi des apparitions insolites : assiette, presse-papier, coquille etc.). En somme : un lexique

moins assujetti à l'homogénéité d'une texture, de la même façon qu'à l'intérieur de chaque « carré » les niveaux de langage et les registres de discours peuvent s'affronter (voire parfois, si l'on peut dire, se couper la parole), alors que ces segments syntaxiques s'articulent à distance par le fait des accords grammaticaux ; bref, la syntaxe de la phrase organise des domaines syntaxiques liés problématiquement – l'auteur parle à ce propos de « linéature » (*Ligne 13* n°2, octobre 2010) – et l'on pourrait extrapoler probablement la notion de linéature aux rapports que les carrés entretiennent entre eux dans *Draguer l'évidence*.

*

Le second aspect par lequel *Draguer l'évidence* marque un palier important ou décisif dans l'écriture de Pascal Poyet s'appréhende sous l'angle de la dimension autotélique du discours.

Pascal Poyet fait partie de ces auteurs qui héritent d'une conscience critique de l'écriture, où la matérialité du discours et de la langue est posée d'emblée au premier plan, faisant passer logiquement au second plan tout « vouloir dire » ou toute expérience subjective à communiquer. Aussi bien par conséquent : si le texte dans sa matérialité est un objet du monde qui n'a pas vocation à s'effacer devant ce qu'il signifie, le risque de cet autotélisme est évidemment une certaine réification du discours (« se payer... de mots » lit-on à la page 30 de *Draguer l'évidence*). Tout le sens du travail de Pascal Poyet dans *Draguer l'évidence* semble consister en une lutte contre la réification du discours, et c'est en quoi son écriture contient ici une dimension spécifiquement critique. La marge est étroite entre autotélisme assumé et risque de réification : c'est pourtant sur cette crête que l'écriture de Pascal Poyet se hausse désormais.

De fait, le seuil que marque *Draguer l'évidence* par rapport aux précédents livres publiés est le suivant : Si *Au compère* (Le Bleu du ciel, 2005) mettait en œuvre un vocatif contractuel, qui empêchait précisément la réification de l'objet-texte en incluant le lecteur dans son dispositif ; *Draguer l'évidence* amplifie ce mouvement en faisant également porter son interrogation sur le rapport entre discours et réel (le dehors, la nature, la

ville, la fenêtre, etc., sont parmi les mots vecteurs de cette interrogation). Tout se passe comme si la conscience du risque que représentait la réification du discours s'accroissait, et la dimension critique s'accroissait proportionnellement dans l'écriture – qu'on lise par exemple les « carrés » où le mot « nom » apparaît dans *Draguer l'évidence* pour percevoir ce que ce nom « porté » a d'arbitraire face aux « choses » ou aux « objets » du réel. Entre l'arbitraire du « nom » et l'évidence « sans appel » du réel, il y a l'action de draguer, qui confère son titre au volume, et donne lieu à une éthique de la tentative, sans réification dans un résultat ou un accomplissement : une éthique de la « velléité ».

*

Le CD encarté, dans *Draguer l'évidence*, prolonge encore, sur un autre plan, la question de cette éthique de la velléité. Car le choix de considérer la lecture orale non comme une réalisation adventive du texte mais comme une partie à part entière du livre (la lecture enregistrée ne correspondant d'ailleurs pas littéralement au texte imprimé, mais s'apparente davantage à une improvisation à partir d'un canevas) témoigne d'une décision de ne pas faire prévaloir une version sur l'autre. Les deux versions existent au même titre et pluralisent une nouvelle fois le texte, témoignant de la même lutte contre la réification du discours, en valorisant la précarité assumée de la tentative sur l'autorité du résultat achevé.

*

Dernière remarque pour conclure. L'enregistrement du texte par le biais du CD encarté insiste sur la dimension parlée du discours ; ou pour mieux dire : le langage en tant qu'il se parle. Pour le traducteur de David Antin qu'est Pascal Poyet, cette dimension revêt une valeur éminemment réflexive. De fait, cette dimension donne une clé pour appréhender la syntaxe que met en œuvre chaque « carré », laquelle procède, tout comme la structure du texte parlé (analysée notamment par la linguiste et

regrettée Claire Blanche-Benveniste), par incises, décrochements, reprises, interpolations, modulateurs et correctifs, mais selon un schéma extrêmement rigoureux pour peu qu'on s'y interroge, mettant en jeu les ordres syntagmatique et paradigmatic de manière tout à fait différente du langage écrit. Le modèle du langage parlé, qui informe discrètement mais de façon tout à fait précise la syntaxe phrastique de *Draguer l'évidence* (justifiant d'ailleurs l'écart et la part d'improvisation dans la lecture enregistrée) est une autre façon de faire valoir cette éthique de la velléité – laquelle semble donner son sens à la recherche actuelle de Pascal Poyet.

Eric Pesty